

Extraits du livre de Jean Leroux : Voyage dans le passé tome 2, sur les brigades de travail en Yougoslavie

...Dès 1948 il avait fait donner le ban et l'arrière ban du Kominform, avec en bonne place la direction du P.C.F. qui, avec sa servilité coutumière, avait commencé par pratiquer dans le parti, et même dans la C.G.T., une épuration systématique. Par une campagne tous azimuts, Tito-le-héros, était devenu le cousin (germain) des hitléro-trotskyistes « qui infligeaient déjà aux dirigeants yougoslaves la flétrissure de leur éloge public » (Etienne Fajon)

L'occasion était trop belle pour ne pas contrarier Staline encore un peu plus. Des « démocrates sincères », des vrais, des intellectuels honnêtes et courageux, - dont Jean Cassou, Malraux (Clara), Maurice Nadeau et Daniel Guérin - se joignirent à nous et l'idée d'envoyer des jeunes, avec bien entendu l'accord des Yougoslaves, pour ramener des témoignages sur le pays, prit forme. Celle de « brigades » de jeunes de toutes nationalités, de tous les milieux qui iraient, à tour de rôle pendant un mois, aider les Yougoslaves à construire leur socialisme, et pourraient au retour attester librement de tout ce qu'ils avaient vu, vécu, et constaté.

Sans plus de façons, ou autres fastidieuses autocritiques pour ma défection, mon « désengagement-engagement », je fus fraternellement admis dans la « brigade » bretonne.

C'est ainsi que je me retrouvai avec vingt-six autres « brigadistes », à la gare de Brest, un matin du mois d'Août 1950. Nous brandissions fièrement au dessus de nos têtes – et des autres, staliniennes incluses – une banderole, dont j'avais dans un moment d'inspiration trouvé la formule :

LA VERITE SUR LA YUGOSLAVIE L'EMPORTERA

NOUS LUI OUVRONS LE CHEMIN

MEMOIRES D'UN OUDARNIK*

Notre voyage s'effectua dans une bonne humeur intégrale.

De diverses gares, et surtout à Paris, surgissaient de jeunes brigadistes enthousiastes et volubiles, en nombre pour le moins respectable. Les plus impressionnants étaient, sans conteste, les jeunes ouvriers vietnamiens – amenés en France au début de la guerre et devenus dans leur quasi-totalité, partisans disciplinés de la IV ème Internationale. Les entendre chanter l'Inter. dans leur langue, plus tard en traversant la Suisse petite bourgeoise et coincée, a été un grand moment de fraternité exotique - sauf bien sûr pour les Suisses ébahis des quais de gares. Ce n'était pas, bien entendu, le wagon « plombé » de Lénine fonçant vers la Révolution...mais quand même !

Je me souviens aussi d'un arrêt du train la nuit, à Milan, à deux pas de l'abside d'une magnifique cathédrale toute blanche et ajourée qui, sous la lumière de projecteurs se découpait dans le ciel sombre...

Rien de spécial à la frontière yougoslave. Nous devions être pas mal crevés et crasseux lorsque nous arrivâmes à destination : un camp de baraques en bois dans les pins, à quelques kilomètres de Zagreb.

Notre tâche, notre contrat, étaient de participer à la construction de la future université de Zagreb (rien que ça !), en chantier pas loin de là. Nous devions y travailler pendant trois semaines tous les matins, en gros de 7 heures à 13heures, bénéficiant d'un casse-croûte sur place (sur lequel je reviendrai) et nous avions les après-midi libres, soit pour flâner, soit pour visiter les « zadrouga » (fermes collectives) d'alentour, ou autres curiosités « socialistes » locales.

* « oudarnik » : équivalent yougoslave de « stakhanoviste », « travailleur de choc », ...employé ici avec une certaine auto-dérision.

La quatrième semaine était réservée à la visite d'une « région » de la Yougoslavie, au choix.

Le camp était situé près d'une toute petite gare de chemin de fer que nous utilisions pour aller sur le chantier ou à Zagreb. Les installations étaient tout à fait suffisantes pour « nous les jeunes », les filles dans certaines baraques, les garçons dans d'autres, et comportait des douches rustiques – soigneusement séparées – un réfectoire, et une petite estrade où certains soirs des groupes folkloriques venaient chanter et danser pour nous, des « kolos » à la gloire de Tito « notre petite colombe », ou quelque chose d'approchant. Ned, toujours jubilatoire autant que sarcastique, avait imaginé d'autres paroles un peu simplistes et sans prétention, qui devaient surtout nous servir de cri de ralliement et de reconnaissance, par la suite :

« Tito, Tito, partei
Staline à baba » !

Des réunions se tenaient chaque après-midi sous les pins, entre brigadistes, auxquelles assistaient celles et ceux qui le désiraient. On y traitait de tous les problèmes rencontrés, soit sur le chantier, soit au camp, avec les Yougoslaves, mais surtout entre nous. Et aussi de la conjoncture internationale, de « nos tâches » et autres « perspectives » plus ou moins radieuses. Ces débats étaient souvent acharnés, voire un peu rasoirs (selon les preneurs de paroles qui parfois se transformaient, sans s'en rendre compte, en preneurs d'otages).

En fin d'après-midi ou le soir, nous allions par petits groupes, selon affinités, nous balader dans Zagreb et nous nous retrouvions presque toujours dans un ex-grand café luxueux de la ville, avec des Yougoslaves accueillants, de « simples gens », et nous tentions de nous comprendre...en allemand – la langue alors européenne par excellence, celle de tous ceux qui avaient diversement souffert « sous la botte » nazie. Le seul parlant parfaitement le français était un grand type brun, ex-partisan grec qui, du plus loin qu'il nous apercevait nous appelait très chaleureusement : « Mes Brestois ». Il continuait à rouler ses cigarettes dans du papier journal car, disait-il, ça lui rappelait le

temps, pas si lointain, où il se battait contre les fascistes dans les montagnes de son pays.

Le chantier était constitué de petits bâtiments à deux étages au plus, loin d'être achevés, de tas de briques rouges qu'il nous fallait trier et charger sur des charrettes à chevaux conduites par des Yougoslaves impavides, ou transporter sur des brouettes ou des brancards rustiques à deux places, une à l'avant, l'autre à l'arrière. Toute activité humaine s'arrêtait net, lorsque passaient deux jeunes Yougoslaves sculpturales, portant majestueusement sans effort apparent, leur fardeau de briques, la tête haute, les bras tendus (ainsi que les seins), ceux-ci chastement dissimulés (mais sûrement pas assez), et nous ignorant superbement.

D'après nos copines, la pudeur était partout de rigueur, y compris aux douches, où les Yougoslaves se lavaient (c'était bien naturel : « les Yougo. s'lavent » !), mais en gardant sur elles leurs maillots de bain. Un petit rigolo Yougoslave avait un jour été surpris à lorgner les filles – toutes nationalités confondues – se douchant derrière une palissade, par le camarade **Bob Trévien** qui, mu d'une vertueuse indignation, lui avait décoché incontinent un magistral coup de pied au cul. Bob, ex-tankiste dans l'armée française d'Italie, y avait été très grièvement blessé, perdant un bras, pratiquement l'usage du second, le visage en partie brûlé. Il avait dû garder de l'armée un sens aigu de l'ordre et de la discipline qu'il transposait volontiers sur le plan du militantisme, et se montrait toujours très catégorique et très déterminé dans ses interventions – tant verbales que physiques. Celle-ci (d'intervention) devait entraîner pas mal de discussions sur : notre attitude à l'égard des Yougoslaves, les us et coutumes – et les préjugés – d'une société encore fondamentalement paysanne, la liberté de s'informer (mais pas n'importe comment)...etc...etc...

Deux filles de la brigade étaient à tour de rôle chargées d'aller chercher aux cuisines du camp notre casse-croûte quotidien. Celui-ci était constitué de pain bien plus noir que blanc et de saucisson, et certains brigadistes déploraient souvent sa frugalité, sa monotonie etc.. Mais les copines, (très) affectées à cette tâche, avaient vite mis les choses au point, exprimant leur gêne, devant les regards chargés de convoitise et de reproche, qu'elles supportaient en plus de leur

fardeau, de la part de la population yougoslave croisée chemin faisant. Une libre discussion, approfondie, permit là aussi de situer le problème, de remettre au pas les mécontents – et probablement de régler plus discrètement celui du transport des saucissons de la discorde et de la culpabilité. Ainsi, nous avons pu prendre conscience de la dure réalité yougoslave.

A l'issue de nos trois semaines de labeur, il nous fallut choisir nos destinations vacancières. Beaucoup optèrent pour la côte dalmate et un farniente qu'ils pensaient bien mérité. Ils le firent courageusement, sous les sarcasmes des plus militants et des moins rassasiés, toujours avides de connaître tous les aspects possibles de la Yougoslavie.

Presque tous les Bretons et Bretonnes de la brigade, fidèles à leur réputation de gens tenaces et sérieux (?), choisirent de voir Belgrade et la Macédoine, la région la plus pauvre et la plus lointaine du pays. Parmi elles et eux : Ned et Marianne, **Fred Rospars** et sa femme **Yolande**, institutrices, **Jeanne** et **Marie**, institutrices « bigoudènes » et **Jean Gourmelen**, ouvrier à l'arsenal de Brest, un militant costaud et sympathique, calme et rieur.

Le moment est sans doute venu de me confier, à propos de Marie, l'institutrice bigoudène, vers laquelle je me sentais attiré...depuis notre départ de Brest. Je recherchai sa présence. Je la trouvai bien mesurée (sur tous les plans), et pleine de grâces. De plus, c'était une bigoudène du genre oriental assez prononcé, ce qui ne gâtait rien, bien au contraire. Nous étions donc très souvent ensemble lors de notre séjour à Zagreb, et c'est avec grand plaisir et fol espoir que j'appris son intention de se rendre, elle aussi, en Macédoine.

Il ne me reste pas de souvenirs marquants de Belgrade : train, gare, et départ en car-cageapoules pour la lointaine, montagneuse et aride Macédoine.

A noter quand même une réunion au sommet dans la capitale yougoslave, entre les représentants des Jeunesses Communistes et les délégués de notre brigade : Ned et Fred Rospars. Je ne sais pas trop ce qu'ils se dirent. Je suppose qu'ils préparèrent le périple macédonien. Mais, d'une manière générale, il était de plus en plus évident que les jeunes yougoslaves ne souhaitaient pas - ou ne pouvaient pas - avoir

de contacts suivis avec nous. Le strict nécessaire leur suffisait amplement, et même, lors d'un « pot » prévu avec eux à Skopje, la capitale de la Macédoine, il y avait bien sur la grande table nappée de blanc, des verres et des bouteilles (de raki, l'alcool national), mais pas le moindre jeune communiste local pour nous accueillir, trinquer et surtout discuter. Ils devaient avoir des consignes sévères de ne pas trop se mouiller avec nous, leurs dirigeants sachant probablement le virus du trotskysme raki-résistant.

Le voyage au bout de la Macédoine a été avant tout une aventure pittoresque et folklorique d'exploration d'un autre monde, lunaire et assez scabreux, à cause du très mauvais état des routes ou pistes de montagne, et de celui tout à fait déplorable de notre C.R.C. (cercueil roulant collectif). Les camarades chauffeurs yougoslaves étaient parfaitement adaptés au terrain. Il y avait le chauffeur en titre (le plus exubérant), son aide-chauffeur indispensable et tout dévoué, et un troisième homme probablement chargé de maintenir le moral des deux autres à un niveau plus élevé que les pics, les caps et autres péninsules, les arêtes et les vertigineux précipices qui étaient leur lot quotidien (et le nôtre). Ces trois audacieux mousquetaires de l'abîme roulaient gaiement et résolument au raki, chantant sans répit leurs kolos à la gloire du camarade –« droudgé » - Tito, et prenaient des risques insensés – que nous partagions avec eux, plus ou moins résolument. Nous tentions de ne pas trop gâcher l'ambiance en reprenant d'une voix parfois chevrotante, leurs airs folkloriques sur des paroles concoctées par le camarade Ned, superbement fataliste, ou des chants révolutionnaires d'une portée plus universelle :

« Ils ont lutté
Ils ont souffert
Ils ont vaincu
Mais leur tâche il faut la parfaire
C'est notre but ».

Et puis, sur des paroles de Bertolt Brecht, « Le front des travailleurs » :

« Marchons au pas, marchons au pas

Camarades, vers notre front
Range-toi dans le front de tous les ouvriers
Avec tous tes frères étrangers.

Cahin-caha, passant par Skopje (où les minarets des mosquées témoignaient de la liberté des cultes et de la mentalité arriérée de la population), par Titograd et autres lieux, nous arrivâmes sains et saufs au bout du bout de la Yougoslavie, sur les rives verdoyantes du lac d'Orhid, où venaient se rejoindre trois frontières : la yougoslave titiste, l'albanaise hyper-stalinienne d'Enver Hodja et contre tous, et la grecque militaro-fasciste.

Ce lac charmant autant que charmeur nous apparut comme une oasis de calme et de fraîcheur, après les brutes et épaisses montagnes, rocailleuses et surchauffées que nous venions de vaincre. Ses flots calmes et lisses à l'infini étaient d'une douceur et d'une tiédeur, pour moi inconnues. J'ai nagé avec Marie dans ses eaux limpides, longeant ses petites plages de sable fin et ses grands roseaux discrets.

Nous avons été fort bien accueillis et hébergés dans une sorte d'ex-auberge pour riches, où un incident se produisit, en même temps que je retrouvai inopinément...le camarade Julia-Houdon, celui qui avait déclenché mon trotskysme, jadis, à Quimper. Il se trouvait donc dans cette auberge, provenant d'une autre brigade, en même temps que nous. Bon. On mange, et un orchestre de musiciens yougoslaves nous fait aimablement sa petite musique pendant ce temps-là. Tout se passe bien, fraternellement, et puis, soudain, la « Marseillaise » éclate – sur un rythme d'ailleurs guilleret et joyeux. Certains convives se figent (d'horreur), d'autres s'en fichent, mais des murmures réprobateurs enflent et bientôt grondent, et même des interpellations malveillantes fusent à l'encontre des musiciens qui n'en peuvent mais, croyant bien faire. On finit par s'engueuler : « C'est chauvin...Oui, mais pour eux c'est encore révolutionnaire, la France de *quatre-vingt-treize*...Ils ont voulu nous faire plaisir...etc... » Julia-Houdon qui domine les débats et le brouhaha, me traite de « conciliateur », injure suprême.

Mais toute cette vaine agitation s'apaise dans la nuit étoilée.

Et voilà. Il ne nous reste plus qu'à remonter vers le nord, vers Rijeka sur la côte, pour visiter d'impressionnantes grottes souterraines où survivent des espèces (rarissimes) de lézards plus que

préhistoriques, nageant entre deux eaux, décolorés, et quelque peu répugnants.

A Paris, où je dois avoir un travail, je quitte le groupe qui poursuit son chemin de fer jusqu'en Bretagne. Marie et moi nous nous séparons tristement, mais nous nous reverrons, promis-juré. Et en attendant, on s'écrira.

*

Piqûre de rappel :Malgré certains antécédents bureaucratiques et l'approbation teintée de complicité de Tito lui-même,(il fallait bien survivre), lors de la liquidation à Moscou, entre 1936 et 1939, de toute la direction du P.C.Y. en exil, les dirigeants yougoslaves restés sur le terrain – dont Tito – surent mobiliser, autour du Parti déjà clandestin, tout un peuple de paysans, dans une guerre révolutionnaire contre l'occupant nazi. A la fin de la guerre, un territoire grand comme la Suisse avait été définitivement libéré par les partisans, et une démocratie directe et une réforme agraire y étaient appliquées par l'intermédiaire de comités populaires – comparables à des « soviets ». L'armée rouge n'avait fait que traverser une infime fraction de territoire dans le nord du pays, et Tito avait été tout naturellement reconnu par le peuple. Les Yougoslaves n'étaient en rien redevables aux Russes de leur libération, et ça, ils le savaient.

Lorsque Staline et ses séides, voulurent par N.K.V.D. interposé, tout contrôler dans le pays : la police, l'armée, le nouvel appareil d'Etat...il se heurta à des dirigeants – certes staliniens, ironie de l'histoire – mais qui en avaient vu d'autres, et qui surent discerner, analyser et dénoncer au fil des évènements, la dégénérescence bureaucratique et contre révolutionnaire du système stalinien.

De plus, pour avoir une chance de reconstruire leur pays et de le faire évoluer, les yougoslaves n'étaient pas du tout disposés à « vendre divers produits à l'U.R.S.S. au-dessous du cours du marché mondial et à lui acheter d'autres produits [de mauvaise qualité, N.D.L.R.] au-dessus du cours de ce même marché ». (Ned) Et il fallait compter avec la fierté et la conscience de la base. Ned cite un communiste yougoslave : « Nous exportons toujours notre vin. C'est pourquoi il manque dans le pays. Mais hier, nous recevions en échange des montres et des bijoux, à présent ce sont des machines-outils ».

Cependant le pays était pauvre et fragile. La lutte contre les nazis avait pu constituer, non sans peine, un ciment entre les diverses «nationalités», mais l'équipe dirigeante restait obligée d'aplanir encore bien des particularismes – tout en résistant au poids énorme du stalinisme.

Tout appui, si minime soit-il – même le nôtre – était le bien venu...à condition qu'il ne risque pas d'entamer certaines règles bureaucratiques locales autoritaires, qui avaient déjà fait leurs preuves...contre le stalinisme. Notre internationalisme candide et quelque peu échevelé, pouvait irriter et rendre méfiants des dirigeants déformés à l'école stalinienne.

C'est pourquoi nos espoirs de voir le P.C.yougoslave retrouver le chemin du léninisme, celui d'un internationalisme capable de mobiliser la classe ouvrière européenne, se trouva déçu.

Le bruit courait des années plus tard, que notre chère cité universitaire de Zagreb était abandonnée aux herbes folles. Un autre projet, plus réaliste, plus professionnel et plus conséquent, l'avait paraît-il remplacé.

On connaît la suite de l'histoire yougoslave : les excuses de Khrouchtchev à Belgrade en 1956, le « Nous ne savions pas » de Duclos et des autres guignols, les tentatives de tiers-mondisme au sommet, un semblant d'autogestion frisant déjà les privatisations, la mort de Tito, plus Maréchal que jamais, en 1980. Et la désagrégation sinistre, sanglante - inconcevable trente ans avant ce temps-là.